

cela est certain. Son style a du mordant. Ça et là il a des effets de familiarité éloquente, des tons crus, des oppositions de mots inattendues, comme en trouvent ceux-là seuls qui sont doués pour créer la langue. Quand il décrit un tableau de maître, une scène de la nature, ou une situation morale, à chaque adjectif qu'il pose je crois voir son outil de graveur qui enlève une petite lame d'or sur la plaque où se poursuit son dessin. Puis, d'endroit en endroit, la composition s'épand en une large nappe : c'est la faculté de rêve et de fantaisie qui reprend ses droits. Dans les pages qui sont plus fortement écrites, M. Gillet a deux manières. Parfois il décrit *con amore* une chose, toile ou nature, qui l'a séduit, et alors son style chaud, vif, coule d'un mouvement très berceur. Je citerai comme exemple le morceau sur *La Malaria*. On parle timidement des hommes qui n'ont pas encore conquis toute la notoriété qui semble leur être promise. Je doute pourtant que les anthologies contiennent beaucoup de pages supérieures à celle-ci :

LA MALARIA. — " Qui ne se rappelle ce tableau étouffé, encaissé, ce ciel de Cocÿte bas, cuivré de taches jaunes, cette eau inerte, terne, poissée de pourriture, et partout cette brume, ce mauvais air qui flotte comme une cendre empoisonnée qu'on respire et qui tue ? Le long de ces rivages de l'ombre de la mort, glisse une barque plate chargée de vies dolentes. Depuis la moribonde qui grelotte sous ces couvertures, les yeux dilatés par la fièvre dans sa face d'albâtre ; depuis l'aïeule au profit d'ombre qui berbe le *bambino* ; jusqu'au jeune gars apathique, aux yeux cerclés de bistre, qui se couche sur le flanc, ne pense à rien et attend, et au pilote debout, appuyé sur son croc, à l'avant de la barque, pas une attitude qui ne révèle une nuance du mal, le découragement, la langueur, l'atonie de ce qui se sent mourir.